

de cet étranger était désagréable ; une taille courte, un dos un peu voûté, un teint basané, une peau ridée, un accoutrement bizarre autant que guenilleux : voilà ce qu'il offrait au premier coup d'œil. Mais un regard plus attentif découvrait bientôt sous ces effets du temps, des voyages et de la pauvreté, une physionomie intelligente, une prunelle ardente, un sourire d'une expression extraordinaire, quoique ambiguë. Enfin on éprouvait à le voir un sentiment indéfinissable, qui n'était ni la répulsion ni l'attrait, mais une sorte de curiosité avide et inquiète. Il ne portait autre chose qu'un bâton blanc, noueux et fort, et une espèce de sac attaché à son dos en forme de bandoulière.

En s'avancant vers le sire de Louville, il ne fit qu'un léger salut, qui consista à porter la main à son front, médiocrement incliné. Il demeura en cette situation environ une demi-minute, sans mot dire. Puis allongeant son bâton dans la direction de l'enfant, il l'en poussa assez rudement, de manière à l'éveiller.

— Tu débutes par une insolence, dit Raoul, piqué de cette liberté inconvenante. Je vais te faire sortir plus vite que tu n'es entré.

L'inconnu fit un geste de la main, pour arrêter les gardes, qui allaient se précipiter sur lui.

— Un moment de patience, dit-il, et vous ferez ensuite ce que vous voudrez. J'ai besoin de témoins pour entendre ce que je vais dire. Et quand je parle de témoins, j'entends des témoins de bonne race, des enfants de sang noble. Cet innocent a déjà l'âge suffisant pour comprendre. Et s'il était encore ici d'autres parents... Y a-t-il d'autres parents ? Où est la mère du chevalier d'Allonville ?

— Que t'importe ? répondit Raoul, qui sentait sa colère augmenter.

— Gens du sire de Louville, dit le mendiant, en se retournant avec une parfaite tranquillité, et promenant ses regards sur toute la salle, voulez-vous me dire s'il est vrai que Denyse Chenard, veuve de Maurice d'Allonville, soit décédée, pour cause ou pour autre ?

Un des gardes, maîtrisé, pour ainsi dire, par ce ton impérieux, fit involontairement un signe affirmatif. — Alors c'est à sa mémoire, c'est à son ombre que je m'adresse. Je l'adjure d'être témoin, le témoin invisible de l'exécution de mes ordres. Je ne puis pas comme le puissant... comme la... non, je ne puis pas évoquer les morts. Mais qu'ils m'entendent de leurs cercueils, et que, du moins, les vivants me voient.

Il fit une pause d'un petit moment, comme s'il eût voulu laisser à ses paroles le temps d'arriver aux morts qu'il avait invoqués. Puis, déposant à terre le paquet attaché derrière son dos, il en tira un objet qu'il leva majestueusement en l'air, pendant qu'il reprenait d'une voix de tonnerre :

— Au lâche ! au félon ! au chevalier infidèle ! au sire d'Allonville, qui oublie son rang, ses promesses, son titre, et ne mérite plus d'être compté que parmi les femmes !

Nous avons dit que l'enthousiasme pour la croisade était tel qu'il restait à peine un homme sur six qui ne prît rang dans la milice sacrée, et que le reproche le plus sanglant que l'on pût faire à celui qui résistait au mouvement pour des raisons non avouables était de lui envoyer une quenouille. Or, c'était précisément une quenouille que cet inconnu venait offrir au jeune sire de Louville. L'aspect de cet étrange objet fit sur celui-ci un effet qu'on ne peut expliquer. Il resta cloué, pour ainsi dire, dans un sentiment composé de honte, de colère, de surprise, de remords, des sensations les plus diverses. Si sa fierté était blessée, sa conscience s'éveillait. Ce n'était pas sans raison qu'une main, amie ou ennemie, lui envoyait ce symbole de la *bastardise* et de la félonie. Aussi ne put-il d'abord trouver une expression, une seule, pour répondre à l'espèce de malédiction lancée à sa tête.

Le mendiant avait déjà quitté la salle, que Raoul n'était pas encore complètement revenu à lui.

III

LE VAUTOUR ET LA COLOMBE

Ce même soir, devant l'énorme foyer du château du Puiset, un homme et une enfant entretenaient conversation. L'imagination d'un poète, pas plus que le pinceau d'un peintre, ne pourrait exprimer un contraste plus frappant que celui qui séparait ces deux êtres. Autant la figure du puissant seigneur est farouche et sombre, autant son regard est ardent, sa voix rude, son geste impérieux ; autant l'innocente vierge est belle, douce, gracieuse et timide. Ce que nous avons dit ailleurs de Roselle de Châtillon nous dispense de revenir sur son passé. Qu'il nous suffise de rappeler que, privée de son père et de sa mère, dépouillée de sa fortune, élevée à la rude école de l'adversité, elle commence enfin à voir se lever pour elle des jours de bonheur. Fiancée à Raoul d'Allonville, elle attend, sous la tutelle du terrible baron du Puiset, le moment où elle pourra engager sa foi au pied des autels. Si le lecteur n'a point oublié la bonne Gudule, cet être mystérieux qui a exercé sur sa destinée une si grande influence, il s'expliquera sans peine ce mélange de vivacité et de calme, cette exquise sensibilité et cette force de caractère, ce besoin d'aimer et cette douce résignation, qui composent comme le fond de cette nature de jeune fille. Le moule imprimé à l'enfance est ordinairement de longue durée ; il survit souvent aux brisements de la souffrance, aux écarts des passions. Mais ici il n'a rien subi encore des secousses orageuses ; la pieuse recluse a pu imprimer librement son cachet de mysticisme sur une âme impressionnable et tendre ; l'adversité même, le seul souffle que cette humble enfant ait ressenti jusqu'ici, a merveilleusement contribué à développer en elle les leçons de la vertu. En voyant ces deux êtres ainsi rapprochés, nous ne pouvons que répéter ce que nous inscrivions en tête de ce chapitre : une colombe et un vautour.

Mais ce vautour semble avoir dépouillé ici sa propre nature. Chaque fois que son regard s'abaisse sur